

Prologue

J'ai trouvé le petit mot collé sur ma porte en rentrant du travail. J'assurais le service de jour au *Merlotte*, mais nous étions fin décembre et la nuit tombait tôt. Cela devait donc faire moins d'une heure que le vampire Bill Compton, mon ancien petit ami, m'avait laissé ce message – il ne se lève jamais avant le crépuscule.

Je n'avais pas revu Bill depuis plus d'une semaine, et nous ne nous étions pas quittés en très bons termes. Pourtant, au seul contact de l'enveloppe sur laquelle il avait écrit mon nom, mon cœur s'est serré. On aurait pu croire que, malgré mes vingt-six ans, je n'avais jamais eu de petit ami et que je n'avais jamais eu de peine d'amour.

On aurait eu raison.

Les hommes normaux ne veulent pas d'une fille comme moi. Depuis le cours préparatoire, j'entends dire qu'il y a « quelque chose qui cloche » chez moi.

Je ne peux pas dire le contraire.

Bien entendu, les clients du bar me font des avances plutôt explicites, à l'occasion. Certains boivent trop et je suis jolie : l'alcool aidant, ils oublient leur méfiance et ma réputation de cinglée.

Seul Bill avait réussi à m'approcher. Notre séparation, après tant d'intimité partagée, m'avait profondément blessée.

J'ai attendu d'être assise à la vieille table de la cuisine pour ouvrir l'enveloppe. Mon manteau encore sur le dos, j'ai juste pris le temps d'enlever mes gants.

*Ma très chère Sookie,
J'aimerais te rendre visite, quand tu seras remise des
malheureux incidents du début du mois.*

« Malheureux incidents », tu parles ! Les contusions s'étaient estompées, mais mon genou me faisait encore mal par temps froid, et à mon avis, ce n'était pas près de s'arranger. Toutes ces blessures, je les avais subies en allant libérer mon petit ami infidèle au nez et à la barbe de ses ravisseurs, une clique de vampires à laquelle appartenait son ancienne maîtresse, Lorena. Je ne comprenais d'ailleurs toujours pas comment Bill avait pu s'enticher d'elle au point de lui obéir et de la rejoindre dans le Mississippi.

*Tu dois sans doute te poser bien des questions sur ce
qui s'est passé.*

Plutôt, oui...

*Si tu es prête à en discuter en tête à tête avec moi,
ouvre-moi. Je suis là.*

Aïe. Je ne m'attendais pas à ça. J'ai réfléchi un instant. Je n'avais plus aucune confiance en Bill, mais je ne pensais quand même pas qu'il irait jusqu'à me faire du mal – physiquement, j'entends. Je suis donc retournée dans le couloir et je l'ai appelé du pas de la porte :

— OK, tu peux entrer.

En le voyant apparaître entre les arbres – ma maison se trouve dans une petite clairière entourée par la forêt –, j’ai senti la douleur m’étreindre de nouveau. Cette large carrure, ce corps svelte et musclé, sculpté par la vie au grand air – une vie rude à travailler la terre de ses aïeux... Toutes ces années passées dans l’armée confédérée avaient fait de lui un homme dur, un soldat aguerrri, jusqu’à ce qu’il meure, en 1867. À l’époque, il avait de longs favoris, des cheveux bruns coupés court, un nez aquilin de statue grecque et des yeux sombres. Il n’avait pas changé. Il ne changerait jamais.

Au moment de franchir le seuil, il a paru hésiter. Mais je l’avais bien invité à entrer. Je me suis écartée pour le laisser passer et pénétrer dans mon séjour propre et bien rangé, meublé de vieux fauteuils confortables.

— Merci, a-t-il murmuré de cette voix si fraîche et si douce qu’elle me donnait toujours le frisson.

Ce n’était pas dans la chambre à coucher que se situaient nos désaccords.

— Je voulais te parler avant de partir.

— Tu pars où ? ai-je demandé en m’efforçant d’afficher le même calme que lui.

— Au Pérou. Sur ordre de la reine.

— Tu travailles toujours sur ton... euh... ta base de données ?

Bill avait étudié d’arrache-pied pour maîtriser l’informatique. Pour moi, c’était toujours de l’hébreu.

— Oui. J’ai encore quelques petites recherches à faire pour la compléter. Un très vieux vampire de Lima possède une mine d’informations sur ceux de notre espèce qui se sont établis en Amérique du Sud. J’ai déjà pris rendez-vous pour le rencontrer. J’en profiterai pour faire un peu de tourisme.

J'ai résisté à l'envie de lui offrir une bouteille de TrueBlood – la moindre des choses pour une hôtesse accomplie qui reçoit un vampire. Je me suis contentée de lui désigner le canapé et j'ai pris place, du bout des fesses, sur le fauteuil qui lui faisait face. Un silence pesant s'est alors installé entre nous, un silence qui n'a fait que me rappeler à quel point cette situation me rendait malheureuse.

J'ai fini par dire la première chose qui me passait par la tête :

— Comment va Bubba ?

— Il est à La Nouvelle-Orléans, en ce moment. La reine aime bien l'avoir à disposition, de temps en temps. Et puis, il s'est un peu trop montré, le mois dernier, et elle a jugé préférable de l'éloigner. Mais il reviendra bientôt.

Vous reconnaîtriez Bubba au premier coup d'œil : sa « gueule d'amour » est célèbre dans le monde entier. Mais son « passage » n'avait pas été une très grande réussite. Sans doute l'assistant de la morgue, qui se trouvait être un vampire, aurait-il dû ignorer la petite étincelle de vie qui palpait encore dans le corps inerte. Mais il était impossible à un fan aussi inconditionnel de résister à la tentation. Résultat, toute la communauté des vampires du Sud se partageait la responsabilité de Bubba, en tentant par tous les moyens de le soustraire aux regards extérieurs.

Nouveau silence.

En rentrant, j'avais prévu de retirer mon uniforme et mes chaussures, d'enfiler une robe de chambre bien douillette, et de me concocter un petit menu série télé-pizza surgelée. Programme plutôt basique, je l'admets, mais c'était *mon* programme. Et voilà que je me retrouvais assise là, à endurer stoïquement ce qui me tenait lieu de supplice chinois.

Autant en finir au plus vite.

— Si tu as quelque chose à me dire, vas-y. Inutile de tourner autour du pot.

— Je te dois des explications... a commencé Bill, en hochant la tête comme s'il se parlait à lui-même.

Il a posé ses longues mains blanches sur ses genoux.

— Lorena et moi...

Je n'ai pas pu retenir une grimace. J'aurais voulu ne plus jamais entendre ce nom. C'était pour elle – Lorena – que Bill m'avait délaissée.

— Il faut bien que tu saches ! s'est-il exclamé en me voyant tressaillir. Donne-moi au moins une chance de me justifier !

D'un geste de la main, je l'ai invité à poursuivre.

— Si je me suis rendu à Jackson, quand elle m'a appelé, a-t-il repris, c'est que je n'ai pas pu faire autrement.

J'ai senti mes sourcils se hausser malgré moi. Ces excuses me semblaient bien triviales. Autant dire : « Je ne sais pas me maîtriser » ou : « Ça semblait une bonne idée sur le coup, et elle me rendait fou. »

— Nous étions amants autrefois, a-t-il enchaîné. Comme te l'a expliqué Eric, quoique passionnées, les liaisons entre vampires ne durent jamais très longtemps. Mais il y a une chose qu'il ne t'a pas dite : c'est Lorena qui m'a fait passer de l'autre côté.

— Du côté obscur de la Force ? ai-je lancé cyniquement.

Puis je me suis mordu la lèvre. Le sujet n'était pas à la plaisanterie.

— Oui, m'a-t-il répondu gravement. Et nous sommes restés ensemble après, ce qui n'est pas toujours le cas.

— Mais vous aviez rompu...

— Effectivement, il y a près de quatre-vingts ans. Nous en étions arrivés à ne plus pouvoir nous supporter. Je n'avais pas revu Lorena depuis. Bien que

j'aie toujours été plus ou moins au courant de ses allées et venues, évidemment.

— Évidemment...

— J'étais obligé de répondre à son appel, a-t-il insisté. C'était absolument impératif. Quand ton créateur t'appelle, tu es contraint de répondre.

J'ai hoché la tête, en essayant de prendre un air compréhensif. Je n'ai pas dû me montrer très convaincante...

— Elle m'a ordonné de te quitter. Ordonné, a-t-il répété en me transperçant de son regard pénétrant. Elle a menacé de te tuer si je refusais.

Je sentais la moutarde me monter au nez. Je me suis mordu l'intérieur de la joue pour tenter de me contrôler.

— Donc, sans un mot d'explication et sans prendre la peine d'en discuter avec moi, tu as décidé de ce qui était le mieux pour nous deux, lui ai-je posément rétorqué.

— Je n'avais pas le choix. Je devais obéir. Et je savais qu'elle pouvait te faire du mal.

— Ah, là-dessus, tu ne te trompais pas!

Lorena avait effectivement fait de son mieux pour me rayer de la liste des vivants. Mais c'était moi qui l'avais emporté – pur effet du hasard, mais ça avait marché.

— Et maintenant, tu ne m'aimes plus, a conclu Bill, avec un infime point d'interrogation dans la voix.

Je n'avais pas de réponse nette à lui donner.

— Je ne sais pas. Je n'aurais jamais pensé que tu voudrais revenir avec moi. J'ai quand même tué celle qui t'a... engendré.

Ma voix était encore plus hésitante que la sienne. Hésitante, mais surtout amère.

— Nous avons donc manifestement besoin d'une plus longue séparation, a conclu Bill. Nous reparlerons à mon retour, si tu y consens.

Il s'est levé. Je l'ai aussitôt imité.

— Tu ne m'embrasses pas pour me dire au revoir ?

À ma grande honte, je dois bien avouer que j'en mourais d'envie. Mauvaise idée. Très, très mauvaise idée. Je lui ai vaguement effleuré la joue du bout des lèvres. Sa peau blême dégageait cette légère luminescence qu'ont tous les vampires à mes yeux mais, à ma grande surprise, j'avais découvert que j'étais sans doute la seule à la percevoir.

Il était pratiquement arrivé à la porte quand il a lâché :

— Tu le vois toujours, ce loup-garou ?

Les mots semblaient lui avoir écorché la gorge.

— Lequel ? ai-je rétorqué, résistant à la tentation de battre des cils.

Il ne méritait pas de réponse. Et il le savait parfaitement bien.

— Tu pars combien de temps ? ai-je repris avec un entrain forcé.

Il m'a considérée d'un air pensif.

— Ce n'est pas tout à fait arrêté, pour l'instant. Une quinzaine de jours, peut-être.

— On en rediscutera peut-être après, alors, ai-je décrété en détournant la tête. Je te rends ta clé.

J'ai sorti la clé de mon sac à main.

— Non. Garde-la sur ton propre trousseau, s'il te plaît. Tu en auras peut-être besoin en mon absence. En tout cas, n'hésite pas à aller chez moi autant qu'il te plaira. La poste gardera mon courrier jusqu'à mon retour, et je pense avoir réglé tout ce qui traînait, avant de partir.

Je faisais donc partie de « tout ce qui traînait ». J'ai étouffé la vague de colère qui menaçait trop souvent

ces temps-ci de me submerger, et lui ai souhaité bon voyage d'un ton froid.

Après avoir refermé la porte derrière lui, je suis allée dans ma chambre. J'avais une robe de chambre dans laquelle m'emmitoufler et une série télévisée à regarder. Bon sang! Ce n'était tout de même pas Bill et sa petite visite surprise qui allaient m'empêcher de faire ce que j'avais prévu!

Pendant que je mettais la pizza au four, j'ai pourtant dû me tamponner plusieurs fois les joues. Mon mouchoir était trempé.

1

Le réveillon du Nouvel An au *Merlotte* semblait devoir enfin s'achever. Sam Merlotte, le propriétaire du bar, avait battu le rappel auprès de tout son personnel, mais seules Holly, Arlene et moi avions répondu présentes. Charlise Tooten avait affirmé que « se coltiner une pagaille pareille, ce n'était plus de son âge », Danielle devait assister à un bal masqué avec son fiancé – ils avaient réservé depuis des lustres –, et la nouvelle serveuse n'était pas libre avant deux jours. Arlene, Holly et moi avions trop besoin d'argent pour nous accorder du bon temps.

De toute façon, je n'avais été invitée nulle part. Au moins, quand je travaille au *Merlotte*, je fais partie du décor. C'est déjà une sorte de reconnaissance.

Je passais le balai, tout en me retenant de faire savoir à Sam ce que je pensais de sa distribution de confettis. Nous nous étions toutes déjà montrées parfaitement claires là-dessus, et Sam, tout patient qu'il était, commençait à donner de sérieux signes de lassitude. D'autre part, il me semblait injuste de tout laisser pour Terry Bellefleur, même s'il était payé pour passer la serpillière.

Sam faisait sa caisse et rangeait la recette de la soirée dans de petits sacs en toile. Malgré la fatigue qui tirait ses traits, il semblait content.

Il a ouvert son portable.

— Kenya ? Vous êtes prête à m’accompagner à la banque ? OK, dans une minute à la porte de service.

Officier de police de son état, Kenya escortait souvent Sam au dépôt de nuit, surtout après une grosse soirée comme celle-là.

Je n’étais pas mécontente non plus : j’avais récolté dans les trois cents dollars en pourboires, voire plus. Pas un seul cent ne serait superflu. Je me serais réjouie d’avance de les compter pièce par pièce, une fois rentrée à la maison, si je n’avais pas douté d’avoir assez de neurones encore en état de fonctionnement pour y parvenir. Avec le brouhaha et l’effervescence de la soirée, les incessantes allées et venues entre le bar, le passe-plat et la salle, l’incroyable pagaille à ranger, la cacophonie permanente de tous ces cerveaux en ébullition, j’étais éreintée. Vers la fin, je n’avais même plus assez d’énergie pour me protéger des pensées parasites qui m’assaillaient.

Ce n’est pas facile d’être télépathe. La plupart du temps, ça n’a rien de drôle.

Ce soir-là, c’était encore pire que d’habitude. Non seulement les clients du bar, que je connaissais pratiquement tous depuis des années, étaient bien décidés à se lâcher, mais ils brûlaient tous d’apprendre de croustillantes nouvelles.

— Paraît que ton petit copain s’est fait la malle en Amérique du Sud, Sookie ? m’a demandé Chuck Beecham – le vendeur de voitures du coin –, une petite lueur de satisfaction perverse dans les yeux. Tu vas te sentir bien seule dans cette grande baraque, non ?

— Tu veux peut-être le remplacer, Chuck ? a lancé le type assis à côté de lui.

Bon gros fou rire viril entre hommes.

— Non, Terrell. Je ne consomme pas les restes des vampires, moi.

— Tu restes poli ou tu sors.

Je ne m'étais pas énervée. J'avais parlé calmement. Je sentais la chaleur du regard de Sam dans mon dos et je savais qu'il les toisait par-dessus mon épaule.

— Un problème, Sookie ? a-t-il demandé.

— Non, ils allaient justement s'excuser.

J'ai regardé Chuck et Terrell dans les yeux. Ils ont piqué du nez dans leurs bières.

— Désolé, Sookie, a marmonné Chuck.

Terrell a opiné du bonnet en silence. J'ai hoché la tête, avant de tourner les talons pour aller m'occuper d'une autre commande. Mais le mal était fait : ils avaient réussi à me gâcher la soirée.

Et c'était bien leur but.

J'avais le cœur en miettes.

Et moi qui étais persuadée que la population de Bon Temps, petite ville perdue de Louisiane, ignorait tout de ma rupture avec Bill ! Il n'était pas précisément du genre à raconter sa vie. Et moi non plus. Arlene et Tara étaient un peu au courant, bien sûr. Si on ne peut plus dire à ses amies qu'on a rompu avec son homme ! Quitte à laisser de côté les détails les plus intéressants – le fait que vous avez tué la femme pour laquelle il vous a quittée, par exemple. Ce que je n'avais pas pu éviter. Vraiment pas. Par conséquent, tous ceux qui s'empressaient de me rapporter que Bill était parti en voyage en pensant que je n'en savais rien ne le faisaient que par pure méchanceté.

Mis à part sa récente visite, je n'avais pas revu Bill depuis que j'étais allée déposer ses disquettes et son ordinateur – qu'il avait cachés chez moi – devant

chez lui. J'avais pris le volant à la tombée de la nuit, pour que ses affaires ne restent pas trop longtemps dans sa véranda. Je les avais déposées dans une grande boîte étanche sur le pas de sa porte. Il était sorti juste au moment où je redémarrais. Je ne m'étais pas arrêtée.

Une garce aurait remis les disquettes à Eric, le supérieur de Bill. Une idiote sans scrupules aurait gardé le tout, après avoir retiré à Bill et à Eric l'autorisation d'entrer chez elle. Mais je m'étais dit fièrement que je n'étais ni l'une ni l'autre. De plus, il suffisait de réfléchir deux secondes: Bill aurait parfaitement pu engager un humain pour entrer par effraction chez moi et récupérer ce qui lui appartenait. Je ne l'en croyais pas capable. Mais il en avait vraiment besoin, de son matériel. S'il perdait ses données, il subirait de sévères représailles de la part de la supérieure de son supérieur. J'ai un sacré caractère, et même peut-être un sale caractère, quand on me cherche. Mais je ne suis pas rancunière.

Même si je ne suis pas d'accord avec elle, Arlene me dit souvent que je suis trop gentille – Tara, elle, ne le dit jamais. Peut-être qu'elle me connaît mieux... En parlant d'Arlene, j'ai alors brusquement eu conscience qu'à un moment ou à un autre de la soirée, elle allait fatalement apprendre le départ de Bill. Et effectivement, moins de vingt minutes après avoir eu droit aux amabilités de Chuck et de Terrell, je l'ai vue se frayer un chemin à travers la cohue pour venir me tapoter le dos avec compassion.

— Tu n'avais pas besoin de ce salaud, de toute façon, m'a-t-elle dit. Un refroidi, en plus! Non, mais franchement, qu'est-ce qu'il a fait pour toi, je te le demande?

Je me suis forcée à hocher la tête pour lui montrer à quel point j'appréciais son soutien. À ce moment-là,

on a commandé deux whiskys, deux bières et un gin tonic à une table du fond, et j'ai dû recommencer à m'activer – ce que j'ai d'ailleurs apprécié. Cependant, en posant leurs verres devant mes clients, je me suis quand même posé la question : qu'est-ce que Bill m'avait apporté, au juste ?

Ce n'est qu'après avoir servi des bières à deux autres tables que j'ai eu le temps de faire le bilan. Bill m'avait initiée au sexe, ce dont je lui étais infiniment reconnaissante : j'y avais vite pris goût. Il m'avait présentée à un tas d'autres vampires, ce dont je ne lui étais pas reconnaissante du tout. Il m'avait sauvé la vie – mais à y regarder de plus près, elle n'aurait pas été en danger si je n'étais pas sortie avec lui. Et puis, je lui avais moi-même sauvé une ou deux fois la mise. Donc, nous étions quittes sur ce point-là. Et il m'avait appelée « mon amour ». À l'époque, il était sincère.

— Rien.

J'avais marmonné sans m'en rendre compte, tout en essuyant la *piña colada* qu'une jeune femme virevoltante venait de renverser. Je lui ai tendu le dernier torchon propre du bar : la plus grande partie du cocktail était encore sur sa jupe.

— Il ne m'a rien apporté.

Elle m'a souri, pensant manifestement que je compatissais à ses malheurs. Il y avait trop de bruit dans le bar pour entendre quoi que ce soit, de toute façon.

Malgré tout, je serais soulagée lorsqu'il rentrerait de voyage. Après tout, Bill était mon voisin le plus proche. Nos deux maisons n'étaient séparées que par le vieux cimetière communal. Et j'étais toute seule là-bas.

Toute seule, sans lui.

— Au Pérou, à ce qu'on m'a dit, a lâché Jason, mon frère.

Il tenait par la taille sa cavalière de la soirée, une petite brune d'une vingtaine d'années, tout droit sortie de sa lointaine cambrousse. Je l'ai regardée de plus près. Jason l'ignorait, mais sa belle était une métamorphe – ils sont faciles à repérer. C'était une jolie fille, mince, séduisante... et qui se changeait en bête à plumes ou à poils à chaque pleine lune. J'ai vu Sam lui jeter un regard noir pendant que Jason avait le dos tourné : sa façon à lui de lui rappeler qu'elle avait intérêt à se tenir à carreau sur son territoire. Elle lui a rendu son regard sans ciller. J'avais comme l'impression qu'elle ne se transformait pas en ravissant chaton, ni en gentil petit écureuil...

J'ai bien pensé à lire dans ses pensées, mais ce n'est pas si simple, avec les métamorphes. Leurs idées sont comme enchevêtrées et voilées par une sorte de brouillard rougeâtre. Néanmoins, de temps à autre, on peut tout de même avoir un aperçu de ce qu'ils ressentent. C'est la même chose avec les loups-garous.

Sam, quant à lui, se change en colley. Il lui arrive de venir jusque chez moi. Je lui donne alors mes restes et je le laisse dormir sur les marches de la véranda, s'il fait beau, ou dans le salon, s'il pleut. Mais je ne le fais plus entrer dans ma chambre. Il se réveille toujours en tenue d'Adam, tenue qui lui va à ravir, d'ailleurs... Mais je n'ai vraiment pas besoin d'être attirée par mon boss. J'ai déjà assez d'ennuis comme ça.

Ce n'était pas la pleine lune, aussi Jason serait-il en sécurité. J'ai donc décidé de ne rien lui révéler sur la fille. Tout le monde a bien le droit d'avoir ses petits secrets, après tout. Celui de cette charmante demoiselle était seulement un peu plus... original que les autres, disons.

En dehors de Sam et de la copine de mon frère, il y avait une autre créature surnaturelle au *Merlotte*, une beauté fatale qui devait mesurer un mètre quatre-

vingts au bas mot. Dotée d'une magnifique chevelure noire qui cascadaît dans son dos, elle portait une robe insensée : un fourreau orange à manches longues qui semblait avoir été cousu sur elle tant il la moulait. Elle était venue seule et semblait bien décidée à faire connaissance avec toute la clientèle masculine du bar. Je ne savais pas ce qu'elle était exactement, mais j'étais sûre, d'après son schéma mental, que ce n'était pas un être humain. Il y avait également un vampire parmi nos clients, arrivé avec un groupe de jeunes d'une vingtaine d'années. Je n'en connaissais aucun. Sa présence n'était marquée que de quelques regards en coin, ce qui suffisait à mesurer le changement qui s'était opéré depuis la Grande Révélation.

Près de trois ans auparavant, les vampires étaient apparus sur toutes les télévisions du monde pour faire savoir à la terre entière qu'ils existaient vraiment. Ce soir-là, certaines vérités premières, pourtant universelles, avaient été sérieusement ébranlées, et quelques réajustements s'étaient révélés nécessaires.

Ce *coming out* d'envergure internationale avait suivi la mise au point, puis la commercialisation, au Japon, d'un sang de synthèse qui permettait aux vampires de se nourrir sans plus avoir besoin de recourir au sang humain. Depuis la Grande Révélation, les États-Unis avaient donc vécu de nombreux bouleversements politiques et sociaux : les vampires, ces tout nouveaux citoyens, devaient être intégrés au même titre que les autres, dont ils étaient appelés à devenir, à très brève échéance, les égaux – à ceci près, petit détail non négligeable, qu'ils étaient morts. Les vampires présentent une certaine image au public et ont une version officielle toute prête pour expliquer leur spécificité : ils clament haut et fort que l'allergie au soleil et à l'ail, à laquelle ils sont tous sujets, provoque de profondes modifications méta-

boliques dans leur organisme. Il se trouve que j'ai vu l'envers du décor. Mes yeux perçoivent désormais des choses invisibles à la plupart des mortels. En suis-je plus heureuse pour autant ?

Absolument pas.

Je dois néanmoins admettre que le monde a pris un certain relief. Il est même devenu un endroit nettement plus intéressant, qui suscite des moments d'intense réflexion. Ce que j'apprécie particulièrement : mal acceptée par mes congénères, je suis souvent seule et je m'ennuie. En revanche, ce qui me plaît nettement moins, ce sont la peur et le danger qui vont avec.

Si j'ai vu la face cachée des vampires, j'ai également découvert l'existence des loups-garous et métamorphes, entre autres créatures. Ils préfèrent rester dans l'ombre. Pour le moment, du moins. Ils attendent de voir comment le vent va tourner pour les vampires avant d'envisager de les imiter.

Tout ceci me trottait dans la tête pendant que je débarrassais tasses et verres, portant plateau après plateau dans la cuisine pour charger et vider le lave-vaisselle afin d'aider Tack, notre nouveau cuisinier (il s'appelle Alphonse Petacki, en réalité. Il préfère se faire appeler Tack, ce qui n'est pas étonnant). Notre corvée de ménage achevée, j'ai serré Arlene dans mes bras en lui souhaitant une bonne année, et réciproquement. Comme son petit ami l'attendait déjà à la porte de service, Holly s'est contentée de nous adresser un signe de la main, en enfilant son manteau, avant de se sauver.

— Quels sont vos vœux pour cette nouvelle année, mesdames ? nous a demandé Sam en souriant.

Entre-temps, Kenya était arrivée. Le visage impassible mais les yeux toujours en alerte, elle s'était accoudée au comptoir en attendant. Kenya déjeunait

assez régulièrement au bar avec son coéquipier, Kevin – lequel était aussi pâle et sec qu'elle était noire et pulpeuse. Sam était en train de mettre les chaises sur les tables pour que Terry, qui arrivait très tôt le matin, puisse passer la serpillière.

— Rester en bonne santé et trouver l'homme de ma vie, a déclamé Arlene, la main sur le cœur, avec une emphase toute théâtrale.

Nous avons tous éclaté de rire. Arlene avait déjà trouvé un tas d'hommes dans sa vie – elle en était à son quatrième divorce –, mais elle cherchait toujours le bon. Je l'ai « entendue » se dire que Tack serait peut-être celui-là. L'information m'a déconcertée – je ne savais même pas qu'elle avait des vues sur lui.

La surprise a dû se voir sur mon visage, parce qu'elle m'a demandé d'une voix soudain incertaine :

— Tu crois que je devrais laisser tomber ?

— Bien sûr que non !

Je m'en voulais de n'avoir pas su mieux me contrôler. Mais j'étais tellement fatiguée !

— Je suis sûre que ce sera pour cette année, Arlene, ai-je ajouté pour me rattraper.

Je me suis alors tournée vers l'unique femme afro-américaine de la police locale.

— Et vous, Kenya ? Vous devez bien avoir un vœu à formuler, vous aussi, pour cette nouvelle année. Ou une bonne résolution ?

— Je prie toujours pour la paix entre hommes et femmes, a-t-elle répondu. Ça me faciliterait les choses, dans mon travail. Quant à ma bonne résolution annuelle, soulever mes cent quarante kilos.

— Waouh ! a soufflé Arlene.

Puis elle a brièvement serré Sam dans ses bras, sa chevelure teinte en roux flamboyant formant un saisissant contraste avec les boucles blond cuivrées de notre patron.

— Ma bonne résolution à moi, a-t-elle ajouté, c'est de perdre cinq kilos.

Nous avons tous éclaté de rire: la résolution d'Arlene n'avait pas changé en quatre ans.

— Et toi, Sam? a-t-elle enchaîné. Qu'est-ce que tu souhaites? Quelles sont tes bonnes résolutions pour cette année?

— J'ai déjà tout ce qu'il me faut, a-t-il répondu. Quant à mes bonnes résolutions, j'ai l'intention de continuer dans la même voie qu'aujourd'hui. Le bar tourne bien, j'aime vivre ici et les gens du coin sont aussi braves qu'ailleurs.

J'ai détourné la tête pour cacher mon sourire. Il ne se mouillait pas trop, Sam. Les gens, à Bon Temps, étaient assurément aussi braves qu'ailleurs – ni plus ni moins. Ça ne voulait rien dire!

— Et toi, Sookie? m'a-t-il demandé.

Les regards d'Arlene, de Kenya et de Sam se sont tous braqués sur moi. J'ai serré Arlene dans mes bras encore une fois parce que ça me faisait du bien. J'ai dix ans de moins qu'elle (ou peut-être même plus. Elle a beau affirmer qu'elle a trente-six ans, j'ai des doutes), mais nous sommes amies depuis que Sam a acheté le bar et que nous travaillons pour lui, c'est-à-dire environ cinq ans.

— Allez! a-t-elle insisté.

Sam a passé un bras autour de mes épaules. Kenya m'a souri, avant de s'éclipser dans la cuisine pour dire deux mots à Tack.

Trop épuisée pour réfléchir avant de parler, j'ai cédé à ma première impulsion et leur ai confié ce que je souhaitais vraiment:

— Je voudrais juste ne plus me faire tabasser.

L'heure tardive et ma fatigue s'étaient conjuguées pour faire jaillir cet accès d'honnêteté malvenu.

— Je ne veux plus aller à l'hôpital. Je ne veux plus voir de médecin...

Je ne voulais plus non plus ingurgiter de sang de vampire – moyen infallible, pourtant, d'assurer une guérison éclair et une forme olympique. Mais qui comporte quelques petits effets secondaires...

— Donc, ma bonne résolution pour cette année, c'est avant tout d'éviter les ennuis.

Arlene ouvrait des yeux comme des soucoupes, et Sam... Eh bien, je ne savais pas ce que pensait Sam. Mais lorsque je l'ai serré dans mes bras, j'ai senti sa chaleur et sa force m'envahir. Au premier abord, Sam peut sembler plutôt chétif. Il faut pourtant le voir quand il décharge les caisses de bouteilles, torse nu. Bâti tout en finesse, il est vraiment costaud pour un si petit gabarit. Et sa température corporelle est, par nature, sensiblement plus élevée que celle d'un humain standard. Il a déposé un baiser sur mes cheveux. Puis nous nous sommes tous dit au revoir, avant de sortir par la porte de service. La camionnette de Sam était garée au pied de sa caravane, sur le parking réservé aux employés. Mais il est monté dans le véhicule de patrouille de Kenya pour se rendre directement à la banque. Elle le ramènerait chez lui, et il pourrait enfin décompresser: il était debout depuis des heures, lui aussi.

Tandis qu'Arlene et moi déverrouillions nos voitures respectives, j'ai aperçu Tack assis dans son vieux pick-up. J'étais prêt à parier qu'il allait suivre Arlene chez elle.

Nous nous sommes tous quittés sur un dernier « Bonne année ! » qui a résonné bizarrement dans le silence de cette nuit glacée de Louisiane. Puis chacun est allé commencer la nouvelle année dans son coin.

J'ai pris Hummingbird Road pour rentrer chez moi, à environ cinq kilomètres au sud-est du bar. Quel

soulagement de se retrouver enfin seule, après une telle cohue ! J'ai commencé à me détendre, me laisser aller mentalement...

Mes phares glissaient sur les troncs des pins bien alignés en rangs serrés et qui constituent la source principale d'activité économique dans notre région. L'obscurité était totale – il n'y a évidemment pas de lampadaires pour éclairer les petites routes de campagne –, et le froid extrême. Pas un bruit. Pas un mouvement. Pas le moindre animal en vue. J'avais beau me répéter de faire attention, au cas où un chevreuil traverserait la route, je conduisais en pilote automatique. Je ne pensais qu'à ce que j'allais faire en rentrant : me démaquiller et enfiler ma plus épaisse chemise de nuit avant de me mettre au lit, bien au chaud sous les couvertures.

Quelque chose de blanc a surgi dans la lumière de mes phares, m'arrachant aussitôt à mes rêveries de lit douillet et de douce chaleur molletonnée.

J'ai eu un hoquet de surprise.

C'était un homme. Un homme qui courait. Un homme qui courait sur une route de campagne à 3 heures du matin, un 1^{er} janvier. Un homme qui courait comme s'il avait le diable à ses trousses.

J'ai ralenti. Que faire ? Si cet homme était poursuivi par quelque chose de terrifiant, je risquais d'y laisser ma peau, moi aussi. Mais je ne pouvais tout de même pas l'abandonner comme ça. Pas si sa vie était menacée. Pas si je pouvais l'aider. J'ai juste eu le temps de remarquer qu'il était grand, blond et qu'il n'était vêtu que d'un jean, avant de me garer sur le bas-côté. J'ai abaissé la vitre côté passager.

— Vous avez besoin d'aide ?

Il m'a lancé un regard de bête traquée et a continué à courir.

Mais j'avais eu le temps de le reconnaître. J'ai bondi hors de la voiture et je lui ai couru après en criant :

— Eric! Eric, c'est moi!

Il s'est brusquement retourné, en sifflant comme un serpent, toutes canines dehors. Je me suis arrêtée net, si brusquement que j'en ai chancelé, et j'ai levé les mains en l'air en signe d'apaisement. Bien sûr, si Eric décidait de m'attaquer, je n'aurais aucune chance contre lui. Ça m'apprendrait à vouloir toujours jouer les bons Samaritains.

Mais pourquoi Eric ne me reconnaissait-il pas? Je le connaissais depuis des mois. Eric était le supérieur de Bill. Dans l'organisation hiérarchique des vampires, il occupait le poste de shérif de la Cinquième Zone. C'était aussi, accessoirement, une bombe – et en plus, il embrassait comme un dieu. Mais en l'occurrence, ce n'était pas l'image qu'il me renvoyait, avec ses crocs longs comme le pouce et ses mains crispées comme des serres. Il était en mode « alerte maximale », mais, bizarrement, il semblait avoir autant peur de moi que moi de lui. Il n'a pas bondi pour m'attaquer.

— N'approche pas, femme! m'a-t-il menacée.

Il avait la voix éraillée, comme s'il avait la gorge écorchée.

— Mais qu'est-ce que tu fais là?

— Qui es-tu?

— Comme si tu ne le savais pas! Qu'est-ce qui te prend? Qu'est-ce que tu fiches ici en pleine nuit, sans ta voiture?

Eric conduisait une superbe Corvette rouge – dans le plus pur style Eric.

— Tu sais qui je suis?

J'en suis restée abasourdie. De toute évidence, il n'était pas en train de me faire une farce.

— Bien sûr que je sais qui tu es, Eric. À moins que tu n'aies un frère jumeau?

— Je n'en sais rien.

Il a laissé retomber ses mains le long de ses cuisses, et ses crocs ont commencé à se rétracter. Il s'est redressé, abandonnant enfin sa position de combat. Voilà qui détendait déjà un peu l'atmosphère.

— Tu ne sais pas si tu as un frère ?

J'avoue que j'étais un peu perdue.

— Non. Je n'en sais rien. Je m'appelle Eric ?

Tel qu'il était là, dans la lumière blafarde de mes phares, il me faisait presque pitié.

— Eh bien... euh... oui. Eric Northman. C'est du moins le nom sous lequel tu te présentes actuellement. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ça non plus, je ne le sais pas.

Ça devenait un peu répétitif.

— Pour de vrai ? Tu ne te souviens de rien ?

J'avais peine à le croire. J'étais persuadée que, d'un instant à l'autre, j'allais voir un franc sourire se dessiner sur ses lèvres. Il éclaterait de rire et m'expliquerait tout, puis il s'arrangerait pour m'embarquer dans une de ses histoires louches, tant et si bien qu'à la fin, je pouvais être sûre de me retrouver en pièces détachées ou, au mieux, sur une civière.

— De rien.

Il a fait un pas vers moi. Torse nu, par ce froid ! J'en avais la chair de poule. J'ai aussi pu constater – maintenant que je n'étais plus terrifiée – qu'il semblait malheureux, désespéré, une expression que je n'avais encore jamais vue sur le visage de l'arrogant Eric. J'en ai soudain ressenti une inexplicable tristesse.

— Tu sais que tu es un vampire, tout de même ?

— Oui.

Il a paru surpris par ma question.

— Et toi, non.

— Non, je suis cent pour cent humaine. Et j'ai donc besoin de m'assurer que tu n'as pas l'intention de me

faire du mal. Bon, c'est vrai que tu aurais déjà pu m'en faire depuis longtemps. Mais, crois-moi, même si tu ne t'en souviens pas, on est amis, toi et moi.

— Je ne te ferai aucun mal.

À combien de victimes Eric avait-il dit ça avant de les égorger ? Des centaines, des milliers ? En fait, les vampires n'ont pas besoin de tuer, une fois passée leur première année d'existence. Une gorgée par-ci par-là suffit généralement. À le voir aussi perdu, il m'était difficile de garder à l'esprit qu'il aurait pu me démembrer à mains nues.

Un jour, j'avais dit à Bill que si les extraterrestres voulaient envahir la Terre, ils n'avaient qu'à débarquer déguisés en cockers à l'œil larmoyant ou en chats abandonnés.

— Viens donc t'asseoir dans ma voiture avant de finir congelé.

J'avais la très nette impression que la situation me dépasserait rapidement. Mais je ne savais pas comment réagir autrement.

— Je te connais vraiment ? a demandé Eric, comme s'il hésitait à monter dans le véhicule d'une inconnue aussi redoutable – une femme qui avait vingt centimètres, une trentaine de kilos et plusieurs siècles de moins que lui...

— Oui !

Je commençais à perdre patience, et en dépit de mes efforts pour le cacher, ça s'entendait dans ma voix. Malgré moi, je me méfiais toujours.

— Bon, ça suffit, Eric, monte ! J'ai froid, et toi aussi.

En général, les vampires ne sont pas affectés par les températures extrêmes. Pourtant, Eric avait la chair de poule. Les morts gèlent, bien sûr. Ils y survivent, comme ils survivent à beaucoup d'accidents extrêmes, mais d'après ce que je sais, l'expérience est douloureuse.

— Oh ! mon Dieu, Eric ! Mais tu es pieds nus !

Je venais seulement de m'en apercevoir. Je lui ai pris la main – il m'a laissée approcher suffisamment pour ça – et je l'ai tiré jusqu'à la voiture pour l'installer à l'avant. Je lui ai demandé de remonter sa vitre, pendant que je faisais le tour pour aller me rasseoir derrière le volant. Il a examiné le mécanisme pendant un long moment, puis il s'est exécuté.

J'ai attrapé le vieux plaid que je garde toujours à l'arrière en hiver – pour les matchs de foot, etc. – et je l'ai enveloppé dedans. En tant que vampire, il ne frissonnait pas, mais je ne supportais pas de voir toute cette peau dénudée par ce froid glacial. J'ai mis le chauffage à fond – ce qui, dans ma vieille guimbarde, ne sert pas à grand-chose, mais bon.

La peau nue d'Eric ne m'avait encore jamais donné une telle impression de froid – quand l'occasion m'avait été donnée d'en voir autant, ça m'avait tout sauf refroidie... J'étais dans un tel état de nerfs que j'ai éclaté de rire rien que d'y penser.

Eric a semblé stupéfait par ma réaction et m'a regardée d'un air inquiet.

— Tu es bien la dernière personne que je m'attendais à trouver ici, à une heure pareille ! ai-je dit pour me justifier. Tu venais voir Bill ? Désolée de te décevoir, mais il est parti.

— Bill ?

— Le seul vampire qui habite ici. Mon ex.

Il a secoué la tête avec, une fois de plus, cette expression de terreur absolue sur le visage.

— Tu ne sais pas comment tu es arrivé ici ?

Il a secoué la tête de plus belle.

J'ai essayé de réfléchir – c'est tout ce que je suis parvenue à faire, d'ailleurs : un essai. J'étais lessivée. J'avais bien eu une montée d'adrénaline en apercevant cette silhouette blanche qui courait dans l'obs-

curité, mais l'effet se dissipait rapidement. J'ai pris à gauche pour emprunter ma belle allée bien damée, à travers les bois sombres et silencieux – allée qu'Eric avait fait refaire à ses frais, soit dit en passant.

C'était probablement pour ça que j'avais pris Eric dans ma voiture, au lieu de le laisser détalier dans la nuit comme un lapin blanc géant : il avait été assez intelligent pour me donner ce dont j'avais vraiment besoin. Certes, il voulait aussi coucher avec moi, mais il m'avait offert la réfection de mon allée parce que je n'avais tout bonnement pas les moyens de me la payer.

J'ai fait le tour pour me garer derrière ma vieille maison en soupirant :

— Et voilà, on y est.

J'ai coupé le contact. Dieu merci, je n'avais pas oublié de laisser les lumières extérieures allumées avant de partir travailler. Nous n'étions pas dans le noir complet, au moins.

— C'est ici que tu vis ?

Il regardait autour de lui, apparemment inquiet à l'idée de devoir traverser les quelques mètres qui séparaient la voiture de la porte de derrière.

— Mais oui !

Il m'exaspérait.

Il m'a lancé un regard de hibou pris dans le faisceau des phares.

— Oh ! Allez, viens ! ai-je grommelé, excédée.

Je suis sortie de la voiture et j'ai monté les marches qui mènent à la véranda – un aménagement récent. J'ai tâtonné quelques secondes pour ouvrir la porte, et la lumière que j'avais laissée allumée dans la cuisine s'est aussitôt répandue sur la véranda.

— Tu peux entrer.

Il ne s'agissait pas d'une simple formule de politesse : en tant que vampire, Eric avait besoin de mon autorisation expresse pour franchir le seuil. Il

a trottiné à ma suite, toujours emmailloté dans mon plaid.

Sous les néons de la cuisine, le pauvre paraissait encore plus pitoyable. J'ai alors remarqué qu'il avait les pieds en sang. J'ai poussé un « Oh, Eric ! » de commisération et je me suis empressée de remplir une bassine d'eau chaude. Il guérirait vite, comme tous les vampires, mais je me sentais obligée de nettoyer les plaies.

— Allez, enlève moi ça, lui ai-je ordonné en constatant l'état de son jean, que j'aurai trempé de toute façon en soignant ses pieds.

Sans l'ombre d'un rictus goguenard, ni aucun autre signe qui aurait pu laisser supposer qu'il se réjouissait de la tournure que prenaient les événements, Eric s'est extrait de son pantalon. J'ai envoyé valser le jean dans la véranda pour ne pas oublier de le laver le lendemain, tout en essayant de ne pas laisser mon regard errer sur mon invité : il n'était plus vêtu que de ses sous-vêtements, lesquels se réduisaient à un mini-slip coupé dans une matière extensible rouge vif dont l'élasticité était visiblement mise à l'épreuve. Je n'étais pas au bout de mes surprises, apparemment. J'avais déjà vu Eric en petite tenue une fois – d'accord, une fois de trop –, mais il portait un boxer en soie. Les hommes pouvaient donc changer aussi radicalement de style ?

Sans se pavaner ni faire de commentaire scabreux, Eric s'est empressé de s'emmitoufler de nouveau dans mon plaid. Rien n'aurait pu mieux me convaincre que le vampire qui se trouvait devant moi n'était plus le même. Eric était sublime – pratiquement deux mètres de pure splendeur, si tant est qu'on aime le style beauté glacée, genre statue de marbre –, et il le savait pertinemment.

Je lui ai désigné une des chaises autour de la table. Il s'est assis docilement. Je me suis accroupie pour

poser la bassine par terre et je lui ai délicatement glissé les pieds dans l'eau. Au contact de la chaleur sur sa peau glacée et meurtrie, il a laissé échapper un grognement étouffé. Même un vampire doit sentir une telle différence de température, j'imagine. Je me suis armée d'un torchon propre et j'ai commencé à lui savonner les pieds. Je prenais mon temps : ça me permettait de réfléchir à la suite du programme.

— Tu étais toute seule dehors, en pleine nuit, a-t-il alors lâché d'une voix hésitante.

— Je rentre du boulot, comme tu peux le voir à mon uniforme.

Je portais la version hiver : pantalon noir et sweat-shirt blanc à l'effigie du *Merlotte* brodé côté cœur.

— Les femmes ne devraient pas sortir seules si tard la nuit, a-t-il décrété d'un ton réprobateur.

— Oh, vraiment ? Explique-moi ça.

— Eh bien, les femmes sont plus vulnérables et plus susceptibles de se faire attaquer que les hommes. Elles devraient donc être mieux protégées...

— Ça va, ça va, je ne parlais pas littéralement. Mais tu prêches une convertie. J'aurais préféré ne pas travailler si tard, tu sais.

— Alors, pourquoi l'as-tu fait ?

— Parce que j'ai besoin d'argent.

Je me suis essuyé les mains, puis j'ai sorti les pièces et les billets que j'avais dans la poche et les ai laissés tomber sur la table, pour y penser plus tard.

— J'ai cette maison à entretenir, ai-je enchaîné. Ainsi que ma vieille voiture. Et puis, j'ai des impôts et des assurances à payer. Comme tout le monde, ai-je ajouté, au cas où il aurait cru que j'essayais de me faire plaindre.

— Il n'y a donc pas d'homme dans ta famille ?

De temps en temps, le grand âge des vampires se fait sentir.

— J'ai un frère. Je ne sais plus si tu as déjà rencontré Jason...

Il avait une vilaine blessure au pied gauche. J'ai remis un peu d'eau chaude dans la bassine et j'ai essayé de la nettoyer aussi délicatement que possible, ce qui ne l'a pas empêché de grimacer. Les écorchures et les coupures les plus bénignes semblaient déjà se refermer. Le chauffe-eau s'est remis en marche derrière moi et, bizarrement, j'ai trouvé ce petit ronflement rassurant.

— Et ton frère accepte que tu fasses ce travail ?

J'ai essayé d'imaginer la tête de Jason si je lui disais que je comptais sur lui pour m'entretenir jusqu'à la fin de mes jours parce que j'étais une faible femme et que je ne devais pas travailler hors du foyer.

— Oh ! Pour l'amour du Ciel, Eric !

J'ai relevé la tête en fronçant les sourcils, comme une mère grondant son garnement de fils.

— Jason a déjà assez de problèmes comme ça.

Ceux que lui valaient son égoïsme chronique et ses frasques de Don Juan patenté, par exemple.

J'ai poussé la bassine de côté et je lui ai essuyé les pieds en les tamponnant avec un torchon sec. Puis je me suis relevée, avec des gestes un peu raides. J'avais mal au dos, mal aux jambes, mal aux reins, mal partout.

— Écoute, Eric, je crois que je ferais mieux d'appeler Pam. Elle saura sans doute ce qui t'est arrivé.

— Pam ?

J'avais un peu l'impression de parler à un gamin de deux ans particulièrement pénible.

— Ton bras droit.

Je l'ai vu ouvrir la bouche, prêt à me bombarder de questions, et je me suis empressée d'ajouter :

— Attends ! Laisse-moi le temps de l'appeler pour avoir au moins une petite idée de ce qui se passe.

— Mais... et si elle s'est retournée contre moi ?

— Il vaut mieux le savoir aussi. Et le plus tôt sera le mieux.

Je me suis saisie du vieux téléphone fixé au mur de la cuisine, au bout du plan de travail. Il y avait un tabouret de bar juste en dessous. C'était là que s'asseyait toujours ma grand-mère, lors de ces interminables conversations téléphoniques qu'elle aimait tant. Il ne se passait pas une journée sans que je pense à elle. Elle me manquait. Mais ce n'était pas le moment de faire du sentiment. J'ai consulté mon carnet d'adresses et composé le numéro du *Fangtasia*, le bar à vampires de Shreveport – principale source des revenus d'Eric, le *Fangtasia* lui servait également de Q.G. pour ses affaires, dont j'avais cru comprendre qu'elles étaient de bien plus large envergure. J'ignorais de quelle envergure elles étaient et de quelle nature exactement, et je n'avais pas franchement envie de le savoir.

J'avais vu, dans le journal de Shreveport, qu'une grosse soirée était prévue au *Fangtasia* pour le réveillon – « Venez mordre à pleines dents dans le Nouvel An ! » –, j'étais donc sûre d'y trouver quelqu'un. Pendant que le téléphone sonnait, j'ai sorti une bouteille de sang de synthèse du réfrigérateur pour Eric. Je l'ai mise au micro-ondes et j'ai réglé la minuterie. Il suivait chacun de mes gestes avec un regard anxieux.

— Le *Fangtasia*, a répondu une voix masculine suave et dotée d'un léger accent.

— Chow ?

— Pour vous servir. Que puis-je faire pour vous ?

Il avait adopté son ton commercial de vampire sexy.

— C'est Sookie.

— Oh ! a-t-il répondu d'une voix soudain plus naturelle. Écoute, ravi de pouvoir te souhaiter une bonne

année en direct, Sook, mais on est un peu occupés, là.

— Vous avez perdu quelqu'un ?

Il y a eu un long silence pesant à l'autre bout de la ligne.

— Une minute.

Nouveau silence.

— Sookie, c'est Pam.

Elle avait fait si peu de bruit en prenant le combiné que j'ai sursauté.

— As-tu toujours un seigneur et maître ?

J'ignorais jusqu'où je pouvais aller au téléphone. Je voulais savoir si c'était elle qui avait mis Eric dans cet état ou si elle lui était restée fidèle.

— Absolument, a-t-elle répondu, comprenant immédiatement où je voulais en venir. Mais nous sommes... nous avons quelques petits soucis.

J'ai mûrement pesé ses paroles jusqu'à être parfaitement sûre d'avoir bien lu entre les lignes. Pam était en train de me dire qu'elle était toujours au service d'Eric et que tous ceux qui étaient dans ce cas étaient sous le coup de quelque pression ou, d'une manière ou d'une autre, confrontés à de graves problèmes.

— Il est ici, lui ai-je annoncé.

Pam appréciait la concision.

— Vivant ?

— Oui.

— Endommagé ?

— Mentalement.

Long temps de réflexion.

— Risque-t-il de représenter un danger pour toi ?

Non que Pam soit particulièrement inquiète à l'idée qu'Eric puisse me vider de mon sang, mais elle devait se demander si j'allais décider de protéger Eric.

— Pas pour le moment, apparemment. On dirait que le problème concerne sa mémoire.

— Je déteste les sorcières ! Les humains avaient bien raison de les condamner au bûcher.

Comme ces mêmes humains n'auraient éprouvé aucun scrupule à tuer des vampires en leur plantant un pieu dans le cœur, j'ai trouvé ça assez cocasse – enfin, pas vraiment, finalement, vu l'heure. De toute façon, elle n'avait pas fermé la bouche que j'avais déjà oublié de quoi elle parlait. J'ai bâillé à m'en décrocher la mâchoire.

— Nous serons là demain soir, m'a-t-elle finalement annoncé. Peux-tu le garder jusque-là ? Le jour va se lever dans moins de quatre heures. As-tu un endroit sûr où l'héberger ?

— Oui. Mais soyez bien là à la tombée de la nuit, tu m'entends ? Et je ne veux pas me retrouver embringuée dans toutes vos histoires de vampires, c'est clair ?

En temps normal, je ne suis pas aussi directe avec les vampires, mais, je l'ai déjà dit, la nuit avait été longue et j'étais au bout du rouleau.

— Nous serons là.

Nous avons raccroché en même temps. Eric me regardait de ses grands yeux bleus, sans ciller. Ses cheveux n'étaient plus qu'un enchevêtrement de longues mèches blondes – nous avons exactement la même couleur de cheveux, Eric et moi. Et j'ai les yeux bleus, comme lui. Mais la ressemblance s'arrête là.

J'ai bien pensé à lui donner un coup de brosse, mais je n'en avais plus l'énergie.

— Bon. Voilà comment ça va se passer, lui ai-je expliqué. Tu vas rester ici jusqu'à ce que Pam et les autres viennent te chercher demain soir. Ils te diront alors de quoi il retourne.

— Tu ne laisseras personne entrer, n'est-ce pas ?

J'ai remarqué qu'il avait fini sa bouteille de sang. Il n'avait plus les traits aussi tirés. C'était déjà ça.

— Eric, je ferai de mon mieux pour que tu sois en sécurité, l'ai-je rassuré avec douceur.

Je me suis frotté le visage – j'allais finir par m'endormir sur place. Je lui ai pris la main.

— Allez, viens.

Le plaid toujours serré autour de son torse, il m'a gentiment suivie dans le couloir, comme un géant des neiges en mini-slip rouge.

Ma vieille maison avait connu bien des transformations au fil des ans, mais elle n'en restait pas moins ce qu'elle avait toujours été : une simple ferme. Au tournant du xx^e siècle, on y avait ajouté un étage, où se trouvaient deux chambres et un grenier. Mais je montais rarement l'escalier, maintenant. J'avais pratiquement condamné cette partie de la maison pour économiser l'électricité. Il y avait deux chambres en bas : la plus petite, celle que j'occupais avant la mort de ma grand-mère, et la sienne, de l'autre côté du couloir, dans laquelle je m'étais installée après son décès. Mais la cachette que Bill s'était installée se trouvait dans la petite.

C'est là que j'ai emmené Eric. J'ai allumé le plafonnier et vérifié que les volets et les rideaux étaient bien fermés. J'ai alors ouvert le placard, ôté tout ce qu'il contenait et soulevé le morceau de moquette qui dissimulait la trappe du fond. En dessous se trouvait un espace totalement étanche à la lumière, que Bill s'était aménagé quelques mois auparavant afin de pouvoir rester chez moi pendant la journée – ou se cacher, au cas où il n'aurait plus été en sécurité chez lui. Bill aimait bien l'idée d'avoir une solution de repli, et je suis sûre qu'il s'était ménagé d'autres refuges dont j'ignorais l'existence. Si j'avais été un vampire (Dieu m'en garde !), j'en aurais fait autant.

Mais ce n'était pas le moment de penser à Bill. J'ai expliqué à mon invité réticent comment refermer la

trappe, en lui montrant que la moquette retomberait automatiquement pour la dissimuler.

— Quand je me réveillerai, demain, je remettrai toutes ces affaires à l'intérieur pour que ça fasse plus naturel.

Je lui ai adressé un petit sourire encourageant.

— Je suis obligé d'y entrer maintenant? a-t-il demandé.

Eric me demandant mon autorisation: c'était vraiment le monde à l'envers!

— Non, tu n'y es pas obligé, ai-je répondu en m'efforçant de montrer que je me sentais concernée, alors que la seule chose qui m'intéressait maintenant, c'était mon lit.

— Mais fais bien attention de te faufiler là-dedans avant l'aube. Tu ne peux pas rater l'heure, hein? Je veux dire, tu ne risques pas de t'endormir et de te réveiller en plein jour?

Il a semblé réfléchir un moment, puis il a secoué la tête.

— Non. Je sais que c'est impossible. Est-ce que je peux rester avec toi cette nuit?

Oh Seigneur! Le coup des yeux de chien battu maintenant. De la part d'un ancien Viking de près de deux mètres, c'était vraiment trop. Je n'avais plus la force de rire, mais j'ai laissé échapper un petit ricane mélancolique.

— Bon, d'accord.

Ma voix m'a paru aussi flageolante que mes jambes. J'ai traversé le couloir et allumé la lumière dans ma chambre, peinte en jaune et blanc, propre, chaude, et confortable. J'ai rabattu le couvre-lit, la couverture et le drap du dessus. Tandis qu'Eric demeurait assis comme une âme en peine sur la chaise de l'autre côté du lit, j'ai enlevé mes chaussures et mes chaussettes, sorti une chemise de nuit de ma commode et me suis

éclipsée dans la salle de bains. Dix minutes plus tard, j'étais de retour, les dents lavées, démaquillée et vêtue d'une vieille chemise de nuit en flanelle couleur crème parsemée de grosses fleurs bleues. Les rubans étaient élimés et le volant de l'ourlet plutôt défraîchi, mais ça me convenait très bien. J'avais déjà éteint la lampe de chevet quand je me suis aperçue que j'avais oublié d'enlever l'élastique qui retenait ma queue de cheval. J'ai tiré dessus dans le noir et secoué la tête. Même mon crâne m'a semblé se détendre. J'ai poussé un soupir de soulagement béat.

En me couchant, j'ai cru sentir un corps étranger en faire autant à mes côtés. Est-ce que j'avais aussi autorisé Eric à venir dans mon lit ? Eh bien, s'il avait des vues sur ma chaste personne, me suis-je dit en me glissant sous les draps douilletts, j'étais tout bonnement trop fatiguée pour m'en préoccuper.

— Femme ?

— Mmm ?

— Quel est ton nom ?

— Sookie. Sookie Stackhouse.

— Merci, Sookie.

— De rien, Eric.

Et parce qu'il avait l'air tellement perdu – l'Eric que je connaissais n'aurait jamais remercié qui que ce soit, pour la bonne et simple raison qu'il estimait que tout lui était dû –, j'ai tâtonné sous les draps pour lui prendre la main. Comme sa paume épousait la mienne, nos doigts se sont enlacés.

Jamais je n'aurais imaginé qu'on puisse s'endormir, main dans la main, avec un vampire. Pourtant, c'est exactement ce que j'ai fait.